

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 36 (1948)
Heft: 146

Buchbesprechung: Comptes rendus

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

COMPTES RENDUS

D^r A. MAEDER, *Vers la guérison de l'âme*. Cas de psychothérapie brève tirés de la pratique d'un psychiatre. Trad. Jacques Forestier. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1946. 192 p.

D^r G. RICHARD, *La psychanalyse et la morale*. Lausanne, Payot, 1946. 184 p.

L'actualité de ces deux ouvrages et l'étroite parenté de leurs points de vue nous ont engagé à les réunir dans ce compte rendu.

Le point de départ est commun : c'est la « psychologie des profondeurs » freudienne. Cette psychologie, on le sait, est née des recherches et des observations, déjà anciennes, mais longtemps ignorées ou incomprises, de Freud. Le D^r Maeder comme le D^r Richard ont admis ces faits et les ont vérifiés dans leur pratique psychothérapique.

Les lecteurs trouveront donc dans ces deux ouvrages la traduction, en termes de psychothérapie, en récits d'interventions et de traitements psychanalytiques, des faits observés par « la psychologie des profondeurs ». La psychothérapie de l'un et l'autre se situe au niveau de la vie et du comportement psychologiques, si l'on peut dire, de toute cette vie intérieure qui se trouve au-dessous des sentiments moralement répréhensibles de jalousie, de vengeance, d'agressivité et des impulsions sexuelles avec la réprobation qui s'y attache. La « psychologie des profondeurs » décrit la destinée des pulsions instinctuelles, agressives ou sexuelles, leur censure, leur refoulement, leur négation consciente et l'angoisse, les sentiments inconscients de culpabilité, les protestations intérieures qui en naissent. Elle montre le rapport qu'on peut établir entre ces pulsions et leur censure et les troubles du comportement qui les trahissent. A ce niveau, le psychothérapeute juge psychologiquement et non moralement, pour réinterpréter les attitudes finales crispées ou désordonnées et préparer le redressement de la personnalité : « Ici, dit le D^r Maeder, la tâche de l'éducateur, de l'homme qui pratique la cure d'âme, est tout à fait nette : il doit se montrer ouvert et prêt ; il peut véritablement aider, s'il ne joue pas le rôle de juge ».

Le rôle de ce pédagogue apparaît dans toute son importance, car sa psychologie personnelle favorise ou contrarie cette découverte et cette intégration des instincts dans la personnalité affaiblie par leur refus.

Le D^r Richard s'applique à démontrer que la psychanalyse et la morale ne sont pas en opposition et le D^r Maeder confirme largement cette affirmation : la psychanalyse délie des entraves inconscientes de la personnalité qui sont défavorables à son épanouissement moral et social, elle favorise directement cet épanouissement en restituant à la personne des forces qui lui ont été données.

Où les deux auteurs se séparent, c'est en face du problème religieux : tandis que le D^r Maeder montre comment, dans un certain nombre de cas, la prise de position religieuse prolonge la libération psychothérapique, le redressement psychologique de la personne, le D^r Richard affirme que ce n'est pas l'affaire de l'analyse de dire « ce qui peut être échange réel entre l'homme et Dieu ». Où le D^r Maeder fait intervenir son témoignage personnel, expose son expérience religieuse suscitée par les Groupes d'Oxford, le D^r Richard s'en tient à l'analyse du parallélisme entre l'attitude affective de l'enfant envers ses parents et l'attitude de l'homme envers Dieu, comme des répercussions de la première sur la seconde : « Si la relation avec nos parents est restée plus ou moins troublée par une hostilité refoulée, il nous sera bien difficile d'établir un lien d'amour avec Dieu ».

A notre avis, cet aspect des choses manque trop au livre du D^r Maeder et tout le problème mériterait d'être examiné une fois systématiquement, sous ses aspects divers. D'ailleurs ici, la comparaison ne joue plus entièrement entre les deux ouvrages, parce que le D^r Maeder expose une série de cas traités rapidement et qui paraissent en général évoluer favorablement avec une facilité exceptionnelle, tandis que le D^r Richard expose longuement et avec un grand soin quelques cas difficiles, plus difficiles, sans doute. Cette différence ne doit pas être perdue de vue dans l'appréciation des deux ouvrages et de leurs conclusions.

Cependant, le grand intérêt de ces deux ouvrages est de préciser une bonne fois les problèmes posés et les conditions dans lesquelles nous pouvons examiner les rapports de la psychanalyse et de la morale, de la psychanalyse et de la religion. Une psychologie religieuse nouvelle, mieux informée, ne pourrait-elle pas naître de ces observations et de ces expériences ? Cela nous paraît d'autant plus vraisemblable que la psychologie traditionnelle tout entière a été renouvelée par la « psychologie des profondeurs ».

Georges FAVEZ.

* * *

Edgar DE BRUYNE, *L'esthétique du moyen âge*. Louvain, 1947.

Etienne SOURIAU, *La correspondance des arts. Eléments d'esthétique comparée*. Paris, Flammarion, 1947. La « Collection esthétique », Paris, Savel, éditeur.

L'on n'est pas en droit, en ces temps d'après guerre, de déplorer un déclin des études esthétiques. Deux livres importants viennent apporter une contribution à cette discipline, et 1947 a vu se fonder à Paris une collection entièrement consacrée aux problèmes du beau.

D'une manière générale, les Belges nous semblaient médiocrement intéressés par les problèmes esthétiques, à l'opposé des Français ou des Allemands. M. Edgar de Bruyne vient d'infliger un démenti formel à ces apparences. Auteur d'une *Esquisse d'une philosophie de l'Art* (1930), il a composé récemment des *Etudes d'esthétique médiévale*, gros ouvrage de trois volumes, dont il nous livre un résumé sous le titre *L'esthétique du moyen âge*.

On sait assez qu'il n'existe aucune « histoire de l'esthétique » complète ; aussi ne saurions-nous assez exprimer notre reconnaissance à M. de Bruyne d'avoir comblé partiellement cette lacune. Faire le tour, en deux cent cinquante petites pages, de toutes les théories artistiques médiévales, les grouper sous des chefs constants, ne rien sacrifier à la variété des idées présentées et mettre en valeur les thèmes fondamentaux, voilà un tour de force peu commun que M. de Bruyne accomplit avec une incomparable maîtrise.

Parmi les courants divers qui interfèrent et dominent tour à tour, il en est deux qui nous paraissent très importants. La tradition pythagoricienne, tout d'abord, est sensible dans chaque auteur qu'étudie M. de Bruyne. Peu de courants ont eu une influence si considérable ; valable originellement pour la seule esthétique de la musique, où l'harmonie des sons (et leurs rapports mathématiques) sont à l'image de l'harmonie des sphères, le pythagorisme ne tarde pas à s'appliquer à tous les autres arts. L'esthétique de la lumière, en second lieu, est d'origine arabe et s'attache à l'éclat même reflété par un objet : « L'or est beau parce qu'il brille ». Cette conception simpliste en apparence acquiert une dignité métaphysique : la lumière devient un principe énergétique, formel, opposé à la matière inerte ; Dieu devient même, chez Albert le Grand, luminosité pure.

D'autres courants, d'un intérêt actuel plus discutable, se rencontrent également au moyen âge, dont la richesse ne peut ainsi jamais être sous-estimée : citons l'esthétique symbolique et allégorique (ces deux termes sont clairement distingués par M. de Bruyne), l'esthétique morale, celles du contenu, du plaisir, du sentiment, de l'intelligence, etc.

Le principe même de l'imitation, d'essence si scolastique, y apparaît sous une lumière plus nuancée : l'œuvre d'art est l'imitation d'un modèle intellectuel, d'une vision de la réalité objective. On peut alors dire que celle-ci est

imitée dans son essence idéale. Parfois cependant on trouve un principe de l'imitation simpliste : le beau naît de l'adéquation exacte du modèle et de la copie (que le modèle soit beau ou laid lui-même, peu importe ; il suffit qu'il soit imité).

La seule réserve — bien minime — que nous puissions formuler au sujet de ce livre exceptionnel est la suivante : toute l'esthétique médiévale nous est présentée d'une manière statique, et, à aucun moment, l'on ne sent l'évolution des idées. M. de Bruyne a préféré sacrifier la continuité historique à la netteté logique ; comme il suppose ses lecteurs aussi avertis que lui-même, il néglige de nous donner des dates ou des repères historiques. Il est vrai que son ouvrage est résumé : peut-être l'est-il un peu trop.

* * *

L'esthétique, on le sait, se spécifie en esthétiques particulières ; méthode et résultats sont fonction de l'objet étudié. Une esthétique générale, valable pour tous les arts, prend volontiers une allure métaphysique. L'étude que M. Souriau présente au public est née d'un désir très naturel : mettant entre parenthèses l'aspect métaphysique de l'esthétique, il se propose de comparer les divers arts et de tirer de cette confrontation quelques constantes positives.

Après avoir défini l'art comme une activité instauratrice, M. Souriau se demande *ce* que l'art instaure. Une réalité physique, en tout cas, car tout art se situe dans la « corporéité » ; mais cette matière ne vit qu'au sein de l'esprit, sous la forme d'une sensation, ou mieux, comme le dit M. Souriau, d'une « essence qualitative ». L'œuvre d'art existe ainsi physiquement, phénoménalement, et aussi « chosalement » : les arts nous représentent généralement une « chose » (empruntée au monde extérieur) ; la musique (dont la chose ne provient pas de l'extérieur) est encore « réique », parce qu'en elle-même elle est une chose.

Au point de vue chosal, il y a donc deux modes d'existence différents pour les arts : les arts du premier degré sont ceux qui ne signifient rien d'autre qu'eux-mêmes. Ainsi on ne saurait trouver pour la musique, l'architecture, l'arabesque, la peinture pure, etc., aucun équivalent ontologique. Les arts du second degré utilisent des moyens « primaires », mais représentent en outre une réalité ontologique. Ainsi une statue est au premier degré du marbre travaillé en vue de certaines fins esthétiques, mais elle représente aussi au second degré une femme nue, Diane, Vénus...

Cette distinction, capitale à nos yeux, est suivie de quelques analyses de « correspondances » entre la musique et la littérature, la musique et l'arabesque (correspondance que nous avons eu l'occasion de critiquer). Une « cosmologie artistique » termine ce livre bref, mais dense ; l'auteur y distingue le Monde de l'Art et le Monde Objectif, et insiste sur le primat esthétique du premier.

Nous avons toujours rêvé d'une esthétique positive, qui ne se soumette pas à des postulats métaphysiques, et qui ne se restreigne pas non plus à n'être que technique particulière. Les thèses fondamentales de M. Souriau constituent précisément les bases d'une telle esthétique ; servi par sa culture et son érudition remarquables, il a jeté les éléments d'une étude systématique de l'œuvre d'art.

* *
* *

Si la dureté des temps ne brise pas l'effort généreux de M. André Veinstein, directeur de la « Collection esthétique », éditée par Savel sous le patronage de MM. Lalo, Souriau et Bayer, nous verrons paraître une série d'ouvrages remarquables. Une telle collection s'est trop fait attendre pour que nous ne saluions pas avec plaisir l'apparition des ouvrages suivants déjà parus : *Plus vrais que soi* (les rapports du romancier et de ses personnages) de Claude AVELINE, *La femme idéale* de Charles LALO, *L'avenir du théâtre* de Paul ARNOLD, ouvrage captivant en tous points. M. Veinstein doit encore publier : *Significations des musiciens contemporains* de René LEIBOWITZ, champion de l'atonalisme, *L'esthétique de Bergson* de Raymond BAYER et les *Deux cent mille situations dramatiques* d'Etienne SOURIAU.

Tous les ouvrages parus sont disponibles chez M. Touzot-Albert, 3, rue Muller-Brun, à Genève.

J.-Claude FIGUET.